



Vie rurale



Traction bovine : retour en force

Bœufs

La traction et plus seulement l'attraction : c'est le mot d'ordre des bouviers qui viennent de se rassembler à Gentioux-Pigerolles (Creuse). Si le folklore des célébrations paysannes a joué un rôle de transmission, la force des paires de bœufs ou même des vaches seules est une « énergie verte » qui suscite un nouvel intérêt.

Julien Rapegno
julien.rapegno@centrefrance.com



GENTIOUX-PIGEROLLES (CREUSE). Léonnie Biteau est Vendéenne. À 26 ans, elle est devenue une « meneuse de bœufs » accomplie. PHOTO JULIEN RAPEGNO

«S on attelle une paire de bœufs dans l'idée d'économiser trois litres de gazole, ça ne marche pas. Il faut du temps et de la passion pour faire travailler des bovins », avertit d'emblée Francis Bazerque. Ce solide septuagénaire n'est pas agriculteur de profession mais il a renoué il y a déjà vingt-cinq ans avec les attelages bovins qui animaient les paysages pyrénéens de sa jeunesse. Cet habitant des Comminges, au sud-ouest de Toulouse, fait aujourd'hui travailler ses deux vaches de race lourdaise. « Avec un groupe d'amis, nous avons pu côtoyer les anciens qui savaient encore mener les bœufs », assure Francis.

Les informations de « première main » sur ces gestes multiséculaires sont précieuses pour ceux qui veulent inscrire la traction bovine dans une réalité économique agricole contemporaine. « Dans plusieurs régions de France, une poignée de paysans n'a jamais cessé d'utiliser des vaches pour le travail de la terre », a pu constater Michel Nioulou, l'animateur du site *Attelages bovins d'aujourd'hui*, point d'attache digital des « néo-bouviers » qui se sont retrouvés ce week-end sur le plateau de Millevaches.

Sur la Ferme du Peux du Tour, à Gentioux-Pigerolles (Creuse), la transmission s'est opérée entre Joseph, dit « Jo », Durand et son fils Pascal, qui ont développé un savoir-faire particulier : le travail aux longues rênes derrière une vache. « J'ai toujours eu davantage d'affinités avec les bovins qu'avec les chevaux », reconnaît Jo Durand. « Le cheval reste plus cher à l'achat, plus coûteux à nourrir, et même à harnacher », poursuit cet agriculteur retraité et dresseur réputé.

La puissance brute du cheval de trait est « adaptée aux bonnes terres, mais quand il y a un obstacle, le cheval casse tout. Alors que la vache ou le bœuf s'arrêtent », compare Jo Durand. Comme les ânes, les bovins tirent le meilleur partie des terres pauvres et font preuve d'« une capacité de déduction et d'analyse de la situation », assure le maître-bouvier.

Luc et Agnès Bernard, un couple d'agriculteurs qui avaient fait le déplacement depuis la Sarthe avec une vache bretonne pie noir et son veau, travaillent aussi avec un cheval de trait percheron. Nulle vache sacrée et encore moins de sectarisme à Gentioux. Qu'ils en pincent pour les bo-

vins ou les équins, ceux qui croient en leur capacité à revenir en force pour les travaux des champs ou le débardage se retrouvent dans le projet de Prommata (association de promotion de l'agriculture moderne en traction animale), qui organise des formations et sert d'« incubateur » pour la création d'une gamme de nouveaux outils et de porte-outils.

L'avantage reste à la vache, n'en démodé pas Jo Durand, qui a opté pour l'infatigable race vosgienne. « Non seulement elle est capable de tout faire pour le travail du sol, mais elle donne des veaux et donc de la viande, du lait, du fumier ».

Lieux de transmission en Vendée et en Alsace

À Gentioux, Léonnie Biteau, 26 ans, a impressionné avec un attelage de bœufs maraîchins. Ces animaux ne sont pas les siens mais elle les fait se mouvoir au centimètre près avec une économie de mots et de gestes épataante. Cette jeune Vendéenne, qui travaille dans l'agroalimentaire, a appris à mener les bœufs... au Puy du Fou. Une partie de la « transmission » a été assurée par les « toucheurs de bœufs » des fêtes paysannes et des reconstitutions.

Les Vendéens ont, comme toujours, vu grand : « Il y a sept paires de bœufs au Puy du Fou », éclaire Laurent Martin, qui y a travaillé durant quinze ans en y créant une académie des bouviers. Ce passionné s'est lancé, à son compte (entreprise 2mains4cornes basée en Vendée), « dans la formation de bouviers et la médiation animale », avec deux paires de bœufs.

À l'autre bout de la France, l'écomusée d'Alsace reste un pôle de transmission incontournable, autour de l'agriculteur et dresseur Philippe Kuhlmann, figure internationale de ce renouveau de la traction bovine. Pour le dressage, il faut compter « deux à quatre ans ». Jean Lafaille, qui élève des bretonnes pie noir dans la Creuse ne se voit pas encore lâcher son tracteur, mais est venu échanger avec les bouviers : « Pour apprendre à mieux communiquer avec (s)es vaches ». L'éleveur creusois est convaincu que le retour de la traction bovine est un moyen de susciter « un nouvel intérêt pour les races rustiques ». Qui ont conservé dans leurs gènes la puissance et l'endurance de leurs ancêtres. ■

Bovins de grands chemins

Un émule de Fernandel ? Corentin Huber, 20 ans, co-organisateur des rencontres de bouviers de Gentioux-Pigerolles, a parcouru 750 km à pied entre son village alsacien et le plateau de Millevaches cet été en compagnie de sa vache vosgienne baptisée Modestine (comme l'ânesse de Robert Louis Stevenson).

À la différence du prisonnier évadé du stalag qu'incarna Fernandel, difficile de cheminer « discrètement » aujourd'hui avec une vache. Ce n'était de toute façon pas l'intention de Corentin qui a profité de ce périple pour lancer un appel de fonds au profit de la lutte contre le cancer (l'opération Corne rose a permis de récolter près de 8.000 euros). Le jeune organisateur des rencontres de Gentioux ne se des-

tine pas à l'agriculture. Il achève un tour de France compagnonnique en couverte-zinguerie. Le « virus » de la traction bovine lui a été transmis par son grand-père, André Kammerer, qui dresse des vosgiennes dans la vallée de Breitenbach (Bas-Rhin). André a d'ailleurs assuré l'« assistance » du voyage pédestre de Corentin et de Modestine.

Un peu plus « modeste » en termes de distance, l'autre voyage de l'opération « corne rose » a propulsé sur les routes Léonnie Biteau et deux bœufs maraîchins, Safran et Bouleau. La jeune Vendéenne, qui a rencontré Corentin Huber à l'écomusée d'Alsace, a coorganisé ce rassemblement. Elle est elle-même partie à pied de Lathus (Vienne), une commune située à 150 km de Gentioux-Pigerolles. ■



ARRIVÉE. Corentin Huber, ses grands-parents et Modestine au bout de la route. PHOTO DR